



HAL
open science

Raconter l'histoire d'un évènement in the making : le cas du mouvement des Gilets Jaunes

Pauline Mercier, Nikos Kalampalakis, Brady Wagoner

► To cite this version:

Pauline Mercier, Nikos Kalampalakis, Brady Wagoner. Raconter l'histoire d'un évènement in the making : le cas du mouvement des Gilets Jaunes. E. Salès-Wuillemin & M.-F. Agnoletti (Eds.). Communications réelles et virtuelles : nouvelles perspectives en psychologie sociale de la communication, Éditions Universitaires de Dijon., pp. 75-96, 2022. hal-03695302

HAL Id: hal-03695302

<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-03695302>

Submitted on 14 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

See discussions, stats, and author profiles for this publication at: <https://www.researchgate.net/publication/361025675>

Raconter l'histoire d'un évènement in the making : le cas du mouvement des Gilets Jaunes.

Chapter · May 2022

CITATIONS

0

READS

34

3 authors:



Pauline Mercier

Université Lumière Lyon 2

4 PUBLICATIONS 3 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)



Nikos Kalampalikis

Université Lumière Lyon 2

146 PUBLICATIONS 1,322 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)



Brady Wagoner

Aalborg University

119 PUBLICATIONS 1,062 CITATIONS

[SEE PROFILE](#)

Some of the authors of this publication are also working on these related projects:



Viral Communication [View project](#)



Le scandale de la pensée sociale (book) [View project](#)

Chapitre 4

L'activité narrative, ou raconter l'histoire d'un événement *in the making* : le cas du mouvement des Gilets Jaunes

Introduction

Le 17 novembre 2018, le mouvement des Gilets Jaunes (GJ) a pris place en France. Ce mouvement porteur de différentes revendications économiques et politiques (Noiriel, 2019) se caractérise physiquement par des blocages d'autoroutes, routes et ronds-points, et s'est vite institué par des manifestations hebdomadaires. Des milliers de personnes ont porté et portent le gilet de haute visibilité, qui dès le début, a été le marqueur vestimentaire symbolique de ce mouvement. Une des plus vieilles couleurs maîtrisées par la technique, le jaune à la symbolique équivoque, porte en elle une histoire tumultueuse. Nourrie de nouvelles significations en France, elle est devenue une forme de « marquage de proximité » (Collectif, 2019), rendant visible un groupe social invisibilisé (Morin, 2018). Ce mouvement, décrit comme affaibli, affirma sa présence même quand sonna le glas du confinement le 17 mars 2020. Ce dernier, qui est à propos d'un collectif dont les membres doivent se rejoindre physiquement, dehors, pour lutter contre une entité se mue à la suite de la crise sanitaire pour devenir un mouvement aux fenêtres. Ce qui rend singulier le mouvement des GJ, c'est que nous ne sommes pas en mesure de lui donner une fin, lorsqu'il a débuté, nous ne savons pas *quand, comment, et si*, il allait s'arrêter, et nous ne le savons toujours pas. L'absence de fin de cet événement plonge les individus dans des incertitudes quant à l'avenir, imprévisible. La définition du mouvement est oscillante, comparé, parfois de façon impertinente (Noiriel, 2019), à d'autres événements historiques (e.g. Jacquerie, Révolution française, Mai 68). Mais alors, quand serons-nous amenés à nous souvenir de ce mouvement, à l'expliquer, et qu'en dirons-nous ?

Apports théoriques

Mémoires et représentations sociales

La mémoire collective est socialement construite via les interactions sociales, l'expérience et les communications quotidiennes (Haas & Levasseur, 2013 ; Jodelet, 2015). Alors que la mémoire sociale est plutôt véhiculée par les médias, les institutions ou l'éducation, la mémoire collective est la mémoire vivante des groupes (Haas & Jodelet, 2007). Notre mémoire dépend d'un groupe social et de son cadre associé (Halbwachs, 1994) et si la culture a un effet sur les souvenirs de groupe, le même groupe a, à son tour, un effet sur cette culture (Duveen, 2007). Des éléments idéologiques et historiques participent à la reconstruction de la mémoire : nous arrivons, par l'échange, à une version plus ou moins « complète ». Le groupe, le temps ou les circonstances dans lesquelles nous sommes insérés façonnent le souvenir, et un même événement peut porter différentes significations (Halbwachs, 1997). Quand nous nous souvenons, nous n'extrayons pas un élément de notre mémoire exactement comme il a été mémorisé. Au contraire, se souvenir implique une reconstruction et non une reproduction du passé (Bartlett, 1995 ; Wagoner, 2017). En effet, ce qui est retenu n'est pas le résultat d'une attitude passive face aux événements : il s'agit du résultat d'une réalité filtrée. Cette percolation est rendue possible par les représentations sociales, elles permettent l'assignation de sens à de nouveaux événements en les ancrant dans un système de pensée déjà existant (Moscovici, 2013). Ce procédé laisse place à une réduction de l'incertitude à propos du *nouveau* à l'aide de *l'ancien*, qui, prêtant main-forte à cette mise en sens, se verra modifié à son tour. Les représentations sociales sont le résultat des mondes de vie qui englobent notre pensée,

mais en même temps elles les constituent (Jodelet, 2015 ; Kalampalikis & Apostolidis, 2016 ; Kalampalikis *et al.*, 2019). L'articulation entre mémoire collective et sociale dans la théorie des représentations sociales se retrouve dans le fait de représenter quelque chose qui est absent et dans la mise à jour de ces représentations selon le passé (Jodelet & Haas, 2014 ; Páez *et al.*, 2016). Nous nous trouvons dans un paradoxe en plaçant la mémoire du côté de la vérité (Ricœur, 2000), alors qu'elle est l'acte de se représenter quelque chose d'absent ; nous sommes avant tout dans un aspect imaginaire de l'information « rappelée ». Ce processus étant dynamique, les représentations seront sujettes à des reconstructions, réélaborations et réajustements. Par conséquent, au sein d'un groupe social, nous partageons des représentations sociales, des souvenirs d'événements directement vécus ou transmis.

L'importance des récits dans la pensée du sens commun

– Le récit et ses caractéristiques

Le récit peut être abordé comme un produit spécifique socialement et historiquement délimité, dont les significations seraient de l'ordre du particulier, ou bien comme un produit général comprenant un ensemble de signes qui auront pour visée d'expliquer, plutôt que de décrire (Square *et al.*, 2014). Pour que l'on puisse parler d'un récit il faut que des événements se succèdent dans une séquence tracée avec un début, un milieu et une fin (Denzin, 2015) et, surtout, que la temporalité tende à sa fin, que notre esprit cherche le dénouement de la tension en se situant par rapport au temps (Adam & Revaz, 1996). Nous avons des schémas d'histoire préexistants, acquis dès le plus jeune âge (Labov & Waletzky, 1967), qui vont nous servir de bases à la compréhension d'un texte. Ainsi, pour comprendre un récit, il faut qu'un savoir commun soit partagé, afin de combler les zones d'ombres et les présupposés. Deux autres caractéristiques du récit se dégagent : l'intrigue et les personnages. Tout d'abord, il faut que quelque chose « aille de travers », sinon quel serait l'intérêt de le raconter ? Le récit est particulier dans le sens où il doit capter l'attention par la surprise (Kintsch & Van Dijk, 1975). C'est quand un événement brusque la banalité, qu'il nous surprend, perturbe et contredit nos attentes qu'un texte devient un récit. Ensuite, Propp (1928), analysant les constantes dans les récits, appuie l'importance des personnages et des actions dans leurs constructions. Greimas (1966/2002), en réduisant le nombre d'actions du récit (31 → 20) a revu la question des personnages. Selon lui, un personnage peut être *nommé* (Jean), *abstraitement désigné* (le prince), désigné par son *rôle* (voiturier) ou/et par des *qualifications* qui lui sont attribuées (méchant). Hamon (1972) proposera une analyse sémiotique des personnages, les envisageant comme des signes, il admettra que le personnage a des significations internes aux récits, mais qu'il peut aussi faire référence au monde social dans lequel le lecteur se trouve.

– Le récit, constituant de la pensée sociale

Mais les récits, s'ils sont dominés par une structure communément admise dans une culture donnée, ne peuvent se résumer à des lois lexicales et structurales, et ce d'autant plus qu'ils ne sont pas que des réflexions *sur* la vie, mais ils jouent un rôle *dans* la vie. S'intégrant dans les conversations quotidiennes, les récits sont des mises en forme du discours, des mots, des idées, c'est un événement de performance (Denzin, 2015). Pour raconter ce qu'il nous arrive, nous allons chercher dans le stock d'histoires que nous possédons. Les œuvres de fictions sont déterminantes dans le processus d'acculturation et dans la construction de la connaissance, c'est un outil qui nous permet de connaître notre environnement et pour le faire nous utilisons le langage (Bruner, 2000). Lorsque nous reconstruisons nos souvenirs dans un cadre familier, nous pouvons utiliser un mode de pensée narratif. Certaines ressources culturelles profondément enracinées dans nos sociétés – ce que Bartlett (1995) nommait le « schéma social » – marquent définitivement

la construction des récits (Wertsch, 2002). S'ajoutant à cette structure sociale et culturelle qui va nous permettre de réinterpréter le présent à la lumière de connaissances passées, l'usage des récits et les enjeux mémoriels se rejoignent ailleurs. Si cette reconstruction mémorielle peut être sous tendue par des souhaits de mieux vivre le présent (Haas, 2002), le récit peut aussi être un moyen de légitimer des actes de violences passées (Todorov, 2002). Le récit est un véritable composant de la pensée sociale parce que dans nos vies quotidiennes nous organisons et transmettons des expériences sous forme narrative afin de convertir l'expérience individuelle en une expérience collective (Bruner, 2002). Il nous permet de classer notre expérience ou celle des autres. Cette transformation se fait dans la négociation « entre la situation et un pattern connu d'histoires » (Caillaud, 2009, p. 2). En tant que tels, les récits « (...) traités comme des produits et pas seulement comme des « sources », ne se contentent plus de raconter l'histoire, ils sont eux-mêmes une histoire sédimentée » (Bazin, 1979, p. 436). En effet, le récit nous permet de raconter ce qui n'a pas eu lieu comme prévu et de se familiariser avec ce qui crée une surprise, et il sera donc teinté par celui ou celle qui le raconte (Bruner, 2002). Comme tout acte de parole, celui ou celle qui parle le fait pour une raison, avec une intention, en utilisant des outils linguistiques spécifiques (Bakhtin, 1986 ; Adam & Revaz, 1996 ; Ghiglione, 1984). La narration, comme événement performatif, propose de mettre la réalité et le réel en jeu, de construire une réalité, avec des éléments issus du réel, mais sans pour autant qu'ils soient la réalité (Veyne, 1992). Si le récit est un procédé et un produit de la culture, il devrait avoir été modifié avec les nouvelles modalités d'énonciations. Les patterns narratifs ont souvent été décrits dans la littérature scientifique (Ricœur, Adam, Revaz, Metz, Marion, voir Dubied, 2000) comme devant comporter un début-un milieu-une fin, ou avec une situation initiale, une complication et un dénouement. Mais dans l'expérience humaine du temps, les temporalités ne sont pas aussi fixement déterminées. De plus, force est de constater que dans le contexte médiatique actuel, les récits des événements interviennent (via images, commentaires, témoignages) en même temps que le déroulement de l'histoire, il y a une priorisation de l'énonciation de l'information sur sa reconstruction intelligible, en témoignent les nombreuses chaînes d'informations en continu. Prenons l'exemple du récit médiatique, ses modalités de l'énonciation numérique sont plurielles en ce qu'elles sont interactives et collaboratives (Julliard & Georges, 2018). Cela conduit non seulement à de nouvelles pratiques journalistiques dans la façon d'écrire, mais aussi, pour le lecteur, dans la façon de lire et parfois de co-écrire. Nous assistons à une « interconnexion croissante des personnes et des idées » (Wagoner, 2018, p. 94, *traduction personnelle*). Les raisons sous-jacentes d'informer et de transmettre s'éloignent de nouvelles volontés de persuader et de faire sensation. La compression du temps nous fait passer du désir d'être informé, à celui de pouvoir suivre l'événement pendant qu'il a lieu (Lits, 2012). C'est donc parce que ces codes culturels et ces schémas classiques peuvent être fracturés et chamboulés, comme on peut par exemple l'observer dans la production cinématographique, que nous nous sommes demandé comment procédons-nous quand les normes de configurations narratives classiquement décrites ne peuvent être respectées (absence de fin réelle) ? Ces nouvelles pratiques mettent au défi le rapport au temps. En effet, le récit, censé apparaître après l'événement, intervient (via images, commentaires, témoignages) de plus en plus en même temps que l'événement se déroule. Il y a une priorisation de l'énonciation de l'information sur sa reconstruction intelligible.

C'est au regard de ce contexte de communication changeant que nous nous sommes demandé comment un groupe parviendrait à écrire l'histoire d'un événement en cours. La *matière* et la *manière* des narrations nous ouvrent des portes sur les aspects sociaux et culturels de la mémoire. Notre intérêt se portant sur la mémoire collective et sociale d'un événement, nous voulions travailler sur un récit aux auteur.es pluriel.les, un récit collectif, qui répondrait donc à des modalités d'énonciations plurielles. Nous souhaitons que les participant.es soient dans une dynamique de conversation, d'interaction, d'échange à

propos des significations qu'ils et elles attribuent à la thématique proposée. Consensus et diversités sont ainsi au cœur de la discussion, c'est une négociation des significations, fondamentale pour l'écriture collective à propos d'un événement vécu par tous et toutes. Comment réussir à se mettre d'accord pour écrire collectivement l'histoire d'un événement dont les vécus de chacun s'inscrivent dans un cadre spatiotemporel similaire, mais dont les représentations, opinions et attitudes ne sont pas toutes partagées ? En d'autres termes, notre questionnement se situe sur la forme et le fond que peuvent prendre les consensus, et ses absences, construits par des individus en présence, à propos d'un événement en train de se dérouler. Ce lieu de discussion permet en outre pour le ou la chercheur.se de pouvoir porter un regard sur l'attitude dans les processus mémoriels, l'évènement aux contours flous et à la fin non-définie peuvent avoir pour effet de perturber les codes structuraux du récit (début-milieu-fin) et donc le souvenir que l'on s'en fait. Nous souhaitons placer les participant.es dans une situation similaire à notre quotidien, et au contexte médiatique actuel. Plus particulièrement, nous nous demandons comment, et si, un groupe parviendrait à collectivement écrire l'histoire d'un événement toujours en cours, à savoir, le mouvement des Gilets Jaunes.

Population et Méthode

Participants

21 femmes et 18 hommes, d'une moyenne d'âge de 20 ans, ont accepté de participer à une discussion collective autour d'un sujet d'actualité. Parmi les volontaires, 70 % vivaient à Lyon (30 % dans des régions voisines), 80 % étaient de nationalité française, 20 % étaient de nationalité étrangère (Italie, Algérie, Suisse, Tunisie), 69 % effectuaient des études supérieures en Lettres, Langues et Sciences Humaines et Sociales, 13 % en Droit et Sciences Politiques, 10 % en sciences, technologies et économie et 7 % étaient d'ancien.es étudiant.es ou exerçaient une profession indépendante.

Matériel

Nous avons présenté des matériaux aux participants que pour la deuxième partie du focus group (voir ii ci-dessous), à savoir une vidéo récapitulant le début du mouvement, un article de presse sur la façon dont les pays étrangers se le représentent et dix photos du mouvement (voir Brescò, 2016).

Les focus groups et leur déroulement

Entre mars et avril 2019, six mois après le début du mouvement, nous avons réalisé 8 focus groups (Kalampalakis, 2004). Une fois que les participantes avaient pris place, et qu'ils et elles avaient donné leur accord pour un enregistrement audio et vidéo, nous leur proposons de se présenter. Par la suite, nous annonçons la thématique : « les Gilets Jaunes » qui débutait par une association verbale (i) (« Gilets Jaunes ») et son commentaire. Puis, nous les invitons à écrire collectivement l'histoire des GJ (ii). À ce moment-là, des matériaux leur étaient proposés (cf. 2.2) et la consigne donnée¹. Une fois l'histoire écrite, l'interviewer posait des questions sur la difficulté de la tâche, l'importance des matériaux dans ce travail, sur leurs attentes à propos du mouvement pour les prochains mois et nous leur demandions d'imaginer écrire cette histoire pour un autre pays. Enfin, la dernière étape était un questionnaire sur leurs opinions (iii) et la fiche sociodémographique.

¹ « Il faudrait que vous racontiez le mouvement des gilets jaunes. Vous avez des documents à votre disposition, vous pouvez vous en servir si vous le souhaitez et de la façon dont vous voulez. Dès que vous vous sentez prêts.es, il faudra que vous écriviez collectivement le récit de ce mouvement sur cette feuille. »

Dans ce chapitre, nous nous concentrerons sur la seconde étape, et plus particulièrement sur le produit final, le récit collectif.

Méthode d'analyse

L'analyse des récits s'est réalisée dans une stratégie nomothétique (Alleyne, 2015), c'est-à-dire la recherche de ce qui était commun, et étique (*ibid.*), à savoir, puisque nous vivions parallèlement les mêmes choses que les participant.es, nous avons essayé de déterminer ce qui avait été le plus important dans l'écriture de ces récits. L'ensemble de ces focus groups, et l'écriture des récits, ont été dominés par deux questions : *qui a fait quoi ?* et, *comment l'écrire ?*

Qui a fait quoi ? Les récits produits comportaient de nombreux personnages. La plupart des personnages étaient des personnages historiques, ils faisaient référence à un au-delà textuel. Nous avons choisi l'analyse sémiotique de Hamon (1972), se prêtant particulièrement à l'analyse des personnages historiques, afin de distinguer et hiérarchiser les personnages en fonction de leur qualification, fonctionnalité, distribution, autonomie et pré-dispositions conventionnelles. Ce modèle nous permettait de déterminer les rôles différenciés des personnages en les traitant avec la même importance. Ci-dessous un exemple issu du récit n° 2 (héros collectif et négatif)² :

	<i>Personnages nommés</i>	<i>Catégorie du personnage</i>	<i>Qualification</i>	<i>Fonctionnalité</i>	<i>Distribution</i>	<i>Autonomie</i>	<i>Pré-désignation</i>
Récit 2	Gilets Jaunes	Groupe social	marque vestimentaire symbolique	victime violence	dux2, dans le titre et à la fin	Apparaît avec la « police »	Protagoniste – le héros collectif
Récit 2	Emmanuel Macron	Politique	fonction	cause problème	dux1 ; 1 ^{re} phrase	Apparaît seul	Protagoniste – héros négatif

Comment l'écrire ? Nous avons choisi de réaliser une analyse à l'aide du logiciel Tropes (Ghiglione & al. 1998 ; Fallery & Rodhain, 2007 ; Seignour, 2011), afin de saisir l'effet produit par ces récits, leur style discursif. Seules les catégories les plus fréquentes seront utilisées ici pour l'analyse des récits. Les participant.es ont dû parvenir à trouver un accord quant au récit produit. Par ailleurs, nous essayerons de comprendre les différentes difficultés auxquelles les participant.es ont été confronté.es en mettant en lien les récits avec les discussions qui ont émergé. Au regard des discussions lors des focus groups, nous pouvions nous attendre à des adjectifs subjectifs et numériques, à des modalisations d'intensité et à des verbes factifs, mais aussi à l'emploi du pronom « nous » / « on ».

Résultats

Les récits, composés de 224 mots en moyenne, suivent une trame chronologique

² Les personnages nommés dans l'histoire ont été regroupés en catégories plus larges. La *qualification différentielle* est déterminée en fonction de si le personnage possède ce que les autres n'ont pas (p. ex. caractéristiques, orientation positive). La *fonctionnalité différentielle* est déterminée en fonction du rôle du personnage dans le récit (p. ex., succès, échec). La *distribution différentielle* est déterminée en fonction du moment de l'histoire et de la fréquence auxquels le personnage apparaît. L'*autonomie différentielle* est déterminée selon si le personnage apparaît seul dans l'histoire ou à côté d'autres personnages. Enfin, tous ces éléments précédents nous permettent de définir la *prédisposition conventionnelle*, à savoir qui sont les héros de l'histoire.

allant du passé au présent. Sur l'ensemble de la durée des discussions collectives (moy = 2 h) c'est l'étape qui a le plus duré (moy = 1 h 15 m). Le premier réflexe des participants était la prise de notes sous forme de tirets, pour ne pas oublier ce dont ils venaient juste de se souvenir. Ils ne décidaient d'écrire l'histoire qu'à la fin de leurs discussions, après avoir négocié les significations. Ces récits constituent à la fois l'histoire des GJ et les histoires des GJ, mais ils suivent tous une même idée formant une histoire unique. Nous avons décidé de prendre en compte ce qui était commun aux récits afin d'analyser le souvenir collectif de ce mouvement social. Par exemple, dans le récit n° 6, c'est à travers la vie de personnages créés par les participants que l'histoire des GJ est dévoilée. Le récit n° 3 quant à lui, ne met pas en scène de héros négatif, et reste vague dans la nomination du héros collectif.

Les héros des récits

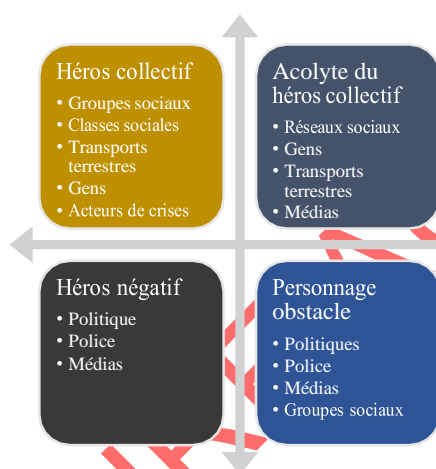


Figure 1. Les principaux personnages des récits

La figure 1 dévoile les différents personnages des récits. Le « héros collectif » fait référence à un groupe de personnes luttant ensemble. L'« acolyte du héros collectif » aide le héros principal à accomplir son but. Le « héros négatif » lutte contre le héros collectif. Enfin, le « personnage obstacle » met des bâtons dans les roues du héros collectif. Tous les héros des récits sont réels et pluriels, sauf pour Emmanuel Macron³. En moyenne, les récits font apparaître 12 personnages et sont composés de 12 phrases. Cela signifie que de nombreuses personnes, ou groupes, sont mentionnés dans un espace narratif réduit, autrement dit, il y a presque autant d'actions que de personnages. Qui sont ces personnages ? Nous les avons regroupés en huit catégories (les plus fréquentes) : les politiques, les groupes sociaux, les médias, les classes sociales, la police, les réseaux sociaux, les acteurs de crises et les « gens » (cf. tabl. 1).

Tableau 1. Les personnages des récits et leurs représentants

Personnages des récits produits	Nombre de récits par groupe	Représentants des personnages dans les récits
Politiques	8/8	Emmanuel Macron, État, gouvernement, Président de la République, politiciens,

³ Et pour Serge, Régis et Marc, protagonistes du récit n°6.

		Front National
Groupes sociaux	7/8	Gilets Jaunes, foulards rouges, mères célibataires, professions indépendantes, retraités, français isolés
Médias	5/8	Médias, télévision, commentateurs, reporters, BFMTV, presse
Classes sociales	4/8	Classes moyennes, populaires, minoritaires, foyers à faibles revenus, bobos
Police	4/8	Police, policiers, CRS, forces de l'ordre et dispositifs policiers
Réseaux sociaux	4/8	Réseaux sociaux, Facebook
Acteurs de crises	4/8	Manifestants, militants, mobilisés
« Les gens »	3/8	Tout le monde, personne, une femme, communauté, le peuple, jeunes français, une partie du peuple

Leur présence est plus ou moins uniforme. Néanmoins, ces personnages se distinguent quant à leurs rôles. Les groupes sociaux, les classes sociales, les gens et les agents de crise sont surtout décrits comme les « héros collectifs » tandis que les personnages politiques sont pour la plupart placés comme des « héros négatifs ».

Les héros négatifs : une identité quasi-homogène

Lorsqu'une catégorie de personnages est placée en héros négatif, elle apparaît toujours seule, c'est-à-dire que pour un récit donné, il n'y a qu'une seule catégorie qui agit en tant que héros négatif. Dans 5 récits sur 8, la catégorie « politique » est positionnée en héros négatif. Personnages contestés, prenant les mauvaises décisions et cristallisant des tensions déjà présentes, ils sont la cause du mouvement et parfois des violences. Quand cette catégorie est placée en début de récit, c'est pour inaugurer sa suite.

« Depuis les dernières décennies, les **gouvernements** ont oublié avec leurs politiques les classes populaires. » (Récit 2)

Lorsque la catégorie « politique » est placée en milieu de récit c'est pour mettre en avant une certaine erreur de communication du Président et du gouvernement envers le mouvement. L'absence de réaction, d'écoute ou de discours crée un bouleversement dans ces récits, la violence apparaît et une scission entre État et Peuple est mise en lumière.

« Sans réponse de la part du **gouvernement**, à partir du 4^e acte, il y a la montée de mouvements de violence. » (Récit 8)

Enfin, lorsque cette catégorie est placée en fin de récit, c'est pour mettre en évidence une situation stagnante, des violences persistantes, des réponses du gouvernement jugées insuffisantes par les héros collectifs et cela engendre une opposition de plus en plus franche entre héros négatif et collectif.

« Les actes continuent de se répéter, actes de révolte contre des décisions prises par les **politiciens** à l'encontre du peuple. » (Récit 4)

Les trois autres histoires ont placé les médias, la police ou personne comme des héros négatifs. Dans le récit n° 1, le héros négatif « médias » n'est nommé qu'une seule fois, caractérisé plus négativement que les autres personnages. Il tient une fonction différentielle importante puisqu'il est décrit comme étant l'auteur de décrédibilisation du héros collectif. Il

arrive au milieu du récit, à la 5^e phrase. Selon ce récit, le problème provient de la sphère médiatique, qui souhaite faire s'essouffler le mouvement en faisant passer les GJ pour ce qu'ils ne sont pas.

« Les **médias** ont joué un rôle dans cette suramplification de toutes les violences et une volonté de décrédibiliser les gilets jaunes au travers de débats, de violences et de la haine anti-policiers. » (Récit 1)

Dans le 6^e récit, c'est la police qui est placée en héros négatif au travers de deux appellations considérées dans ce récit comme synonymes (puisque désignés par leurs rôles, fonctions) : les CRS et les forces de l'ordre. Ce récit se détache de tous les autres puisque c'est au travers de l'histoire de deux personnages que les GJ apparaissent. La catégorie « police » apparaît plusieurs fois à la fin du récit et subit des transformations, elle est d'abord une masse violente, puis elle devient membre de la famille du protagoniste principal de l'histoire. Il joue rôle important puisqu'il marque un tournant dans le récit en forçant malgré lui la rencontre entre les deux protagonistes de l'histoire (*Régis* et *Serge*) lors d'une manifestation violente. Ce récit est particulier dans la mesure où les participants ont voulu donner un air ironique et stéréotypé à l'histoire. Tout en montrant que les CRS ne devraient pas être seulement considérés comme une entité violente, les participant.es ont souhaité humaniser ce personnage.

« *Régis* et *Serge* se retrouvent à côté dans le cortège et font face à une charge de **CRS** (...) *Marc*, **CRS**, reconnaît son neveu *Régis* et se demande ce qu'il fait là et surtout avec *Serge* et son allure de bobo. » (Récit 6)

Le récit n° 3, qui ne met pas de héros négatif en jeu, introduit en deuxième partie le narrateur (« nous »). La première décrit brièvement l'histoire des gilets jaunes, dégageant le plus possible leurs propres opinions sur le sujet. Puis, ils expriment leurs ressentis à propos de la situation sous la forme de témoignage avec l'emploi du pronom « nous ». Quand les narrateurs interviennent, ils témoignent d'une lassitude et d'une incompréhension, expliquant pourquoi ils ne parviennent pas à déterminer qui est le « méchant » de l'histoire.

« Aujourd'hui, en tant que jeunes, **nous** assistons à des événements marquants comme la dégradation de l'Arc de Triomphe. **Nous** nous habituons par lassitude à tous ces événements. **Nous** aimerions comprendre la stagnation de la situation et ce qui a échoué. (Récit 3)

Les héros collectifs : des identités multiples

Dans ces récits il n'existe pas de héros collectif unique. Le héros collectif le plus fréquent est la catégorie « groupe social » présente dans 7 récits sur 8. Il est décrit comme le principal acteur du mouvement et placé en victime de violences et de dé-crédibilisations. Puisque les GJ sont les principaux acteurs de cette catégorie, ce groupe social est caractérisé différenciellement par rapport aux autres personnages : il porte une marque vestimentaire reconnaissable et symbolique ; il est souvent présenté seul, ou bien en compagnie des personnages obstacles ; il apparaît tant au début, qu'au milieu ou qu'à la fin de l'histoire. Quand cette catégorie apparaît au début des récits, c'est pour définir qui compose le mouvement ou pour simplement annoncer ce dont le texte va parler. Il s'agit davantage d'une présentation que d'une mise en action des personnages.

« Histoire des **Gilets Jaunes** » (Récit 2) ; « Le mouvement des **gilets jaunes** commence avec un ras le bol de certains Français parfois isolés, pour lutter contre la hausse du carburant »

(Récit 7)

Lorsque cette catégorie apparaît au milieu des récits, c'est qu'ils n'ont pas été nommés « gilets jaunes » avant cette apparition. Cette apparition « tardive » s'explique par l'usage de termes que les participants considéraient comme synonymes, classés dans les héros collectifs (classes sociales, acteurs de crises ou les « gens »).

« Déjà un mois de **gilets jaunes**. » (Récit 6)

Enfin, lorsque cette catégorie apparaît à la fin des récits, c'est plutôt pour mettre en avant les actions commises et subies par GJ. La majorité des récits comprenant cette catégorie à la fin sont aussi ceux qui la comprennent en début.

« Le gouvernement a mal réagi et des violences ont été déclenchées par la police contre les **Gilets Jaunes**. » (Récit 2)

Il y a cinq autres héros collectifs : ceux faisant référence aux classes sociales, aux acteurs de crises, aux transports terrestres et aux « gens ». Le héros collectif « classe sociale », fait référence aux classes populaires, moyennes et minoritaires, aux bobos et aux foyers à faibles revenus. Ils sont tous caractérisés socialement puisque leur position sociale, nommée en opposition à d'autres, est directement indiquée. Ils sont tous caractérisés comme étant ceux qui ont initié le mouvement et qui le font perdurer en se mobilisant. Cette catégorie a tendance à apparaître en début ou milieu de récits.

« L'augmentation de la taxe carbone est l'élément déclencheur de l'expression du mécontentement des citoyens, principalement ceux ici **des classes moyennes et minoritaires**. »

(Récit 8)

Dans l'ensemble des récits, nous n'assistons pas à une définition univoque des GJ. Il y a un passage d'un terme à un autre, d'une catégorie à une autre, pour éviter la répétition dans un texte aussi court ou parce que ces différents acteurs sont considérés comme semblables, faisant partie d'un tout. Pourtant, quand les « gilets jaunes » sont persécutés et victimes de violences, les « classes sociales et les transports terrestres » sont ceux qui initient le mouvement et les « manifestants » semblent être caractérisés négativement.

« Chaque week-end les **manifestants** se réunissent dans les centres-villes et les dégradations commencent. » (Récit 5)

Selon le contexte dans lequel se retrouve cette « totalité », des significations différentes lui sont attribuées. Le récit n° 3 fait exception à la règle, à l'image de l'absence de son héros négatif, son héros collectif est vague et unique : « les gens ». L'emploi de la

catégorie des « gens » est particulièrement intéressant, cela donne une impression d'unité exacerbée. Et si cette catégorie n'est que très présente dans le produit final, il est très fréquent dans les discussions entre les participants :

« **Tout le monde** se sent concerné et les idées, prises de paroles sont délocalisées. » (Récit 4)

Ainsi, les récits mettent en avant deux parties, les héros négatifs empêchant les héros collectifs de parvenir à leurs fins. Les héros négatifs, qui font état d'une identité quasi unique et souvent d'une personnalité en particulier (majoritairement la catégorie politique, et surtout Emmanuel Macron), s'opposent aux héros collectifs, qui, à l'inverse, semblent être de l'ordre d'une identité plurielle. Lors des discussions, de nombreux participants ont évoqué « deux parties », les GJ vs l'État, caractérisant parfois leur relation comme « un couple au bord du divorce » ou comme une « rupture définitive ». Pour beaucoup de groupes, ce mouvement représenterait une « France entre deux eaux ». Les participants ont eu recours à de nombreuses expressions, parfois métaphoriques, pour définir le mouvement : « de l'essence sur le feu » un jeu de mots qui a permis aux participants de lier l'élément déclencheur du mouvement (augmentation du prix du carburant) avec l'idée que ces problèmes sociaux sont historiquement présents depuis longtemps ; la « guerre des nerfs » représentant les tensions qu'il y a entre la police et les GJ, « le bi-frost, tel un métal sous la terre gelée » pour illustrer le fait que cette situation n'était qu'un « volcan prêt à exploser ». La métaphore de la hauteur est extrêmement présente, les GJ, le « peuple », « les gens d'en bas » se sont soulevés contre les « gens du haut ».

Analyse de l'engagement des narrateurs dans le récit

Les participants étaient amenés à se souvenir du mouvement entre l'acte XIX et l'acte XXII. Juste avant le début des focus groups, des manifestations avaient eu lieu sur les Champs-Élysées, qualifiées de « résurgence de la violence ». Pendant ce temps, la police avait été chargée de fouiller les personnes qui se rendaient sur le lieu de la manifestation et le mouvement avait connu l'acte le moins mobilisateur. Les groupes de discussion se sont arrêtés la veille de l'annonce des conclusions du Grand Débat lancé par le gouvernement. Les participants déclarent ne pas être suffisamment informés des dernières nouvelles. Se retrouver entre inconnus pour discuter d'un sujet politique et social, sur lequel les opinions divergent parfois a rendu plus difficile le travail de remémoration. Pourtant, ils déclarent que seuls ils n'auraient pas été capables de le faire, le groupe a permis de « combler » ce qu'ils ont appelé des « lacunes individuelles ». Les documents proposés (vidéo, photos, article) ont été consultés de manière différente, l'article a souvent été lu à voix haute et collectivement, les photos ont été très peu utilisées, ils déclarent qu'ils les ont « trop » vu et les connaissent déjà « trop ». La vidéo est le matériel que les participants préféraient, car elle leur permettait de situer chronologiquement les débuts du mouvement.

Indications énonciatives⁴

Récit	1	2	3	4	5	6	7	8	total
-------	---	---	---	---	---	---	---	---	-------

⁴ Ces résultats représentent les catégories fréquentes de Tropes. La présence d'une catégorie de mots est aussi importante lorsque sa fréquence d'apparition est significativement supérieure à la moyenne obtenue en analysant de très grands corpus de textes appartenant à des genres très différents (internes au logiciel : science des textes, littérature, journalisme, etc.) (Seigneur, 2011). Dans ce tableau, seuls des résultats significatifs sont présentés.

Style ⁵	argum entatif	de scriptif	nar ratif	argum entatif	narr atif	nar ratif	narr atif	na rratif	na atif	narr atif
Verbes	Factifs (62,5 %)	Fa ctifs (64 ,7 %)	Fac tifs (77 ,7 %)	Factifs (65,4 %)	Facti tifs (70 %)	Fac tifs (48 %)	Facti tifs (68 5 %)	Fa ctifs (6 2 %)	Fac tifs (63, %)	
Conne cteurs	Oppos ition (27,3 %)	Ad dition (84,3 %)	Ad dition (66,7 %)	Oppos ition (33,3 %)	Opp osition (36,4 %)	Ad dition (78,6 %)	Addi tion (88,3 %)	Ad dition (100 %)	Addi tion (67,5) ; Opp osition (15, 6 %)	
Modéli sations	Intensi té (40 %) ; Temps (25 %) ;	Te mps (45,5 %)	Inte nsité (75 %)	Intensi té (60 %)	Inte nsité (47,4 %) ; Tem ps	Te mps (25 %) ; Lie ère	Tem ps (26,7 %)	Mani (55,6 %)	Tem ps (28,8 %),	

	Manièr e (15 %)				(21 %) ;	(25 %) ; Ma nière (15 %)	(20 %) ; Nég ation (33,3 %)		Mani ère (12,5 %)	
Adjecti fs	Objecti fs (44,4 %) ; subjec tives (55,6 %)	Ob jectifs (55 ,6 %)	Ob jectifs (83, 3 %)	Su bjectifs (66,7 %)	Objecti fs (66,7 %)	Subj ectifs (66,7 %)	Su bjectifs (60 %)	Obje ctifs (45,5 %) ; sub jectives (54,4 %)	Ob jectifs (81 (46,8 %), sub jectives (50, 6 %)	
Prono ms	On (22,2 %)	/	No us (66, 7 %)	/	/	/	Il (55, 6 %)	/	/	“Nou s” (9,5 %) “Tou t le mon de” (6,3 %)

Tableau 2. Catégories fréquentes

- Adjectifs et pronoms

Les adjectifs expriment une façon d'être, une qualité de l'être ou de l'objet. Dans notre corpus, nous avons trouvé autant d'adjectifs objectifs (« mitigé », « certains », « généraux », « longs ») que de subjectifs (« apolitiques », « réciproques », « primitifs »). Ils indiquent que le narrateur collectif assume ses mots et se présente comme le garant du contenu, ou bien, au travers d'une qualification standardisée, que l'interprétation personnelle du narrateur collectif est absente. Les récits les plus opposés sont les 3 et 8.

⁵ Argumentatif : un narrateur argumente, explique ou critique pour tenter de convaincre l'interlocuteur. Descriptif : Un narrateur décrit, identifie ou classe quelque chose ou quelqu'un. Narratif : Un narrateur expose une succession d'événements qui ont lieu à un moment donné, dans un certain endroit.

Le 3, largement dominé par des adjectifs subjectifs est particulier dans le sens où les participants voulaient apparaître explicitement dans leurs récits afin de livrer leur perception. Ici, les narrateurs assument les histoires en leur nom propre. L'absence de héros négatifs leur permet d'entrer dans le récit et d'exprimer leurs sentiments sur le mouvement. Le « nous » utilisé fait explicitement référence à une identité nationale « *nous, en tant que jeunes Français* ». L'implication des narrateurs est donc fortement marquée. Sur ce point, le récit 1 se distingue par l'utilisation du pronom « on ». Le « on » exprime ici une identité diffuse, les narrateurs n'expriment pas clairement leur identité, mais suggèrent l'unité des idées dans l'expression du contenu. D'autre part, le récit 8 comprenait deux « experts » des GJ (l'un avait animé un grand débat, et l'autre avait fait un dossier universitaire sur ce sujet). Ils avaient des dates précises à l'esprit, un vocabulaire spécialisé et ils voulaient le mettre en évidence dans l'écriture de cette histoire, misant sur l'objectivité plutôt que la subjectivité.

– Modélisation et connecteurs

Les connecteurs servent à établir des relations entre plusieurs idées, ou faits. Le connecteur le plus fréquent pour toutes les histoires est le connecteur d'addition (« et » ou « ainsi que »). Ils permettent d'énumérer des faits ou des caractéristiques, marquant une continuité. Les participants avaient à l'esprit une série d'événements. Ensuite, des connecteurs d'opposition apparaissent (« mais », « pourtant », « alors que »). Ils permettent d'argumenter, de relativiser et aussi de mettre en avant des points de vue opposés. Ainsi, dans notre corpus, les idées sont liées en s'ajoutant et en s'opposant. La modélisation consiste à montrer le degré d'adhésion au contenu indiqué, à l'aide d'un adverbe ou d'une phrase. Seule la modélisation de temps (« à partir de ce moment », « au début », « après ») et de manière (« contre », « rapide », « mal ») sont significatives. Ils permettent de situer et de nuancer les actions. Il y a une absence totale pour toutes les histoires de modélisation du doute ; ce résultat est intéressant, compte tenu des conversations au cours desquelles l'hésitation était prédominante. Les récits 3 et 4 sont différents de l'ensemble du corpus, seule la modélisation d'intensité (« beaucoup », « la totalité », « tout », « de plus en plus ») est significative, ainsi les histoires ont tendance à être dramatisées. Cela propose une impression de grandeur et de totalité.

– Verbes utilisés

Les verbes caractérisent la façon dont le narrateur veut être perçu. Dans notre corpus, les verbes les plus fréquents étaient les « factifs » (« faire » ; « venir » ; « mettre » ; « commettre » ; « finir »). Ils expriment une action, révèlent une dynamique et posent pour vrai la proposition. Le narrateur s'exprimait ainsi en révélant une dynamique sans significativement contrebalancer par des verbes statifs, qui auraient pu permettre d'avoir des éléments permanents. Cela reflétait le sentiment que l'interlocuteur pouvait ressentir en lisant les histoires, induit aussi avec les indications précédentes (addition, modélisation du temps et de manière, intensité), nous nous trouvions ainsi dans un récit où l'information est empilée, emmêlée et toujours en mouvement, où le *faire* dépasse *l'être*.

Conclusion

Le contexte de la narration, les personnages du récit et son inscription dans des codes narratifs

Le contexte particulier de l'écriture collective d'un mouvement social récent et en cours a créé des difficultés pour les participants. Les consignes indiquaient qu'ils devaient se mettre d'accord sur l'histoire qui allait être écrite, de sorte qu'ils se trouvaient dans une situation de collaboration contrainte. Ainsi, avant d'écrire, les significations à propos du

mouvement des GJ étaient négociées. La plupart du temps, les volontaires se sentaient fortement engagés dans ce travail, traduit parfois comme un refus catégorique qu'une phrase soit écrite. Si la parole était distribuée de manière égale, nous observions parfois un certain « égoïsme discursif » (Billig, 2009, p. 19) et plus fréquemment conversationnel. Certain.es participant.es se pressentaient plus légitimes pour imposer leurs opinions (s'ils étudiaient les sciences politiques, s'ils étaient des hommes et/ou s'ils étaient militants). C'est en tant que groupe anonyme qu'ils écrivaient cette histoire, à l'exception des récits 1 et 3. Ces histoires sont différentes en raison de l'utilisation de « nous » et « on ». Si le « on » peut concevoir une référence globale qui marque une interdépendance des individus qui y sont inclus, c'est une impression de masse qui n'est pas toujours physiquement réunie (Maisonnette, 2017). La transition vers le « nous » va au-delà du seul lien d'interdépendance et montre le désir d'être collaboratif (*op. cit.*). Ni isolés ni absorbés par le groupe, les participant.es ont trouvé un équilibre et ont pu assumer l'expression de leurs opinions. Les représentations et les souvenirs ont fait l'objet d'un accord collectif : le mouvement n'est pas l'histoire de héros, mais l'histoire d'un mouvement qui aura causé de l'incompréhension et de la fatigue. Des identités plurielles sont en jeu et s'entrechoquent parfois : le « je », le « je-social », avec les appartenances groupales multiples de chacun d'entre eux, le « nous », provenant du groupe constitué lors des focus groups et celle du « narrateur collectif ». Il est arrivé que l'appartenance de groupe entre l'un des personnages du récit et l'un des auteurs se confonde : il lui était plus difficile de se conformer à ce narrateur collectif créé (Genette, 1972) par le groupe. Chaque participant a exprimé « (...) ses positions et arguments dans un va-et-vient avec soi, les autres et la situation. Les auteur.es ne voulaient pas que le narrateur traduise des incertitudes qu'ils et elles avaient, mais plutôt qu'il se concentre sur les faits et les certitudes. C'est en cela que l'absence de connecteurs de conditions et des modélisations de doute est en accord avec les choix narratifs pris et non avec la réalité des auteur.es, qui ont manifestement un vécu tout à fait différent.

Dans les récits, la plupart des personnages sont abstraitement désignés (Greimas, 1966), les Gilets Jaunes, classes populaires, ou le gouvernement par exemple, ou bien par leurs rôles (automobilistes, politiques). Le seul personnage qui est nommé est Emmanuel Macron. Le héros négatif est décrit comme seul et avec une identité unique et le héros collectif est pluriel aux identités multiples. Même si les participants ont critiqué le « processus de pathologisation » (Bozatzis & Teliou, 2018, p. 218) de la foule organisée par la sphère médiatique, ils ont montré plusieurs degrés de violence dans la nomination des foules. Si les GJ, les classes sociales, les transports terrestres et les manifestants sont les principaux acteurs du mouvement, seuls les « manifestants » sont caractérisés négativement. Si dans les productions cinématographiques ou littéraires, il est commun d'observer les actions et états de pensée d'un héros solitaire, unique, *un contre tous*, dans le cas présent les codes sont renversés, *tous contre un*. Mais il n'est pas inhabituel d'observer un collectif luttant contre une entité unique puissante (Bryon-Portet, 2018). Nous pouvons supposer qu'ici, les représentations que les participant.es ont d'un collectif, d'une masse, teintée par des productions culturelles et par la représentation ancienne d'une foule dépourvue de conscience auront pris une valeur positive, créatrice, et centrale. Les héros collectifs des récits de notre corpus permettent une identification plus aisée aux héros, privilégiant un héros collectif aux dimensions humaines (Jost, 2011).

Dans ce travail de reconstruction mémorielle et d'écriture, il était très fréquent que des discussions émergent sur les raisons de la violence. Dans les discussions, cette violence est justifiée par un contexte historique passé, décrit comme une problématique présente depuis longtemps, et par le contexte dans lesquelles elles sont apparues : relation tumultueuse avec la police, absence de Macron, et difficultés financières terrassantes. Les participant.es estiment que les médias n'ont pas bien traité le mouvement, que la réalité n'a pas été donnée à voir, que les actes violents ont été amplifiés par la télévision et que ceux

de la police ont été, à l'inverse, minorés. La nouvelle offre de médias aurait engendré une crise de crédibilité du journalisme et aurait par la même occasion transformé le citoyen qui s'informe en un consommateur potentiel (Rodriguez Galvis, 2013). Ces auteur.es, ni historiens ni journalistes, souhaitent néanmoins donner l'histoire « vraie » des Gilets Jaunes, comme pour montrer ce que la télévision ne voulait pas qu'on sache, rétablir un travail historique, s'appuyant sur ses codes temporels et sur sa prétendue absence de prise de partie. « Dans le récit historique, c'est la dimension descriptive, objectale sinon objective, qui tient ce rôle de premier plan trompeur ; généralement, le narrateur ne tire point lui-même une morale, mais la leçon d'histoire en cache une autre, de politique ou d'éthique, qui reste pour ainsi dire à faire » (Bazin, 1979, p. 446). Dans un même temps, ils se sont à la fois inspirés des codes de l'écriture historique d'un mouvement, tout en s'en éloignant, parce que, paradoxalement, plus la neutralité augmente, plus le sens véritable de l'histoire s'égarerait (Bazin, 1979). Une position hésitante tant ils veulent décrire les événements et les narrer pour raconter « la vraie histoire du mouvement des Gilets Jaunes ». La mémoire vive tente de s'approcher de la *forme* de la mémoire officielle (Licata, Klein & Gély, 2007), mais tente de s'en différencier dans le *fond*. Le contexte de ces focus groups, dans un lieu institutionnel (Université de Lyon et Maison des Sciences de l'Homme), et avec une collaboration imposée aura révélé un système de représentations particulier qui leur a permis de s'adapter à la situation. Cette pratique, de critiquer la façon dont les médias traitent les événements, mais de pourtant s'inspirer de ses codes d'écriture pourrait éventuellement paraître étrange. Mais c'est toutefois grâce à la coexistence de différents systèmes de représentations (Wagner *et al.*, 2006) que les participant.es ont pu livrer l'histoire « vraie » du mouvement des GJ au travers de ce qu'ils et elles avaient vécu, directement ou par procuration, c'est-à-dire l'histoire testimoniale *réelle* (Genette, 1972).

Narration consensuelle et ancrage du récit dans un univers de connaissances

La plupart des histoires sont narratives et les participants ont voulu rester fidèles au mouvement et ne pas trahir ses intentions. S'ils n'avaient pas d'interlocuteur défini, les participant.es expliquent que s'ils s'étaient adressés à un pays étranger, ils auraient mis en lumière l'implicite, car ce récit ne pourrait être compris que si un arrière-fond culturel et social et une expérience sont partagés (Apostolidis, Duveen & Kalampalikis, 2002). En effet, à travers cette narration des événements, les participant.es ont échangé et reconstruit collectivement leurs représentations à propos du mouvement, ces dernières comportaient de nombreuses inférences pragmatiques (Moscovici, 1994), des présuppositions, qui deviennent particulièrement observables dans l'écriture du récit. Néanmoins, ces présuppositions partagées n'étaient pas absolues dans les discussions, et parfois, afin d'éviter le conflit, le groupe choisissait « *a false consensus to a real dissensus* » (*ibid.*, p.169), laissant flotter certaines représentations. Cela peut en partie expliquer pourquoi les textes sont courts, puisqu'il fallait que tout le monde soit d'accord sur ce qui était écrit, les participant.es se sont concentrés sur les *vrais* consensus. Si la consigne imposait la thématique des GJ aux participants sans connaître leurs degrés d'implication, au regard de la large couverture médiatique de ce mouvement, et de la saturation informationnelle ressentie, ce mouvement avait sa place dans les souvenirs récents. Le mot « histoire » compris dans la consigne a été source d'incompréhension et/ou d'étonnement. Comment, et pourquoi, écrire l'histoire de quelque chose qui n'est pas terminé ? En effet, il s'agit d'une histoire « d'aujourd'hui » écrite « aujourd'hui », où les personnages sont des personnes existantes en dehors de ces récits (Hamon, 1972), tout en étant imaginées et représentées, des entités qui semblent s'affronter au même moment que le récit est posé. Les récits dévoilent généralement un déroulement temporel, une situation initiale, une intrigue et un dénouement. Cela confère au texte un sens cohérent et le récit « se présente ainsi comme un système organisé qui met de la cohésion là où il n'existait qu'événements dispersés »

(de Ryckel & Delvigne, 2010, p. 236). La situation initiale et la fin n'y sont pas narrées, il n'y a pas de chute aux récits. Il y avait une nécessité de connaître la fin, avant de se prononcer sur ce qu'il était en train de se dérouler. C'est une des raisons pour lesquelles ils ont longuement hésité à employer le terme de *révolution*, « de la poussière de tout ce qui arrive, ne devient « évènement » que ce dont il fut dit après coup que c'en était un » (Bazin, 1979, p. 451). Se souvenir, c'est se représenter quelque chose d'absent dans le présent, mais non sans l'influence d'une projection dans le futur (Brockmeier, 2002), les participant.es, qui souhaitent une persistance du récit dans le temps, ont cherché les *bons* termes, ceux qui étaient vrais pour *hier* et qui le resteraient pour *demain*. Nous assistons à un récit déjà en cours, où seule la complication est donnée, c'est comme prendre un film en cours et de devoir partir avant la fin, ces récits sont *in media res*. Ainsi, si l'histoire du mouvement des GJ est pour les groupes l'histoire d'une complication, une ellipse temporelle apparaît de la mi-décembre à la fin mars. Les récits ont pour objectif de créer un effet sur l'auditeur. La conjonction temporelle imposée aux auteur.es a provoqué des phrases finales qui laissent le lecteur en tension⁶, tension vécue en dehors du récit par les participant.es, sur ce point-là les récits sont de parfaits reflets du malaise et de la confusion induite par l'inachèvement du mouvement.

Si la conjonction temporelle et le contexte ont orienté les souvenirs de ce mouvement, sa liaison à un autre univers de connaissance leur a permis de lui offrir une valeur, une qualité, un nom et donc des significations (Kalampalikis & Haas, 2008). Le mouvement est inédit et des représentations « anciennes » vont s'actualiser au travers d'évènements « extérieurs » au mouvement, tels que les attentats de Paris en 2015, les émeutes de 2005 dans les banlieues, la Nuit Debout, la situation politique aux États-Unis, en Algérie et en Italie, ou encore au printemps arabe. Se faisant, les participants ont ancré le mouvement des GJ au sein d'autres univers de références, afin d'en révéler les différences et les points communs. Lorsque l'on travaille sur des matériaux déjà construits et qui ont d'ores et déjà trouvé une stabilité culturelle, nous n'avons pas nécessairement à faire à des représentations sociales « à vif », exprimées alors même qu'elles étaient en train de se (re)construire. Les évènements historiques mentionnés ci-dessus ne se retrouvent pas uniformément dans toutes les discussions, en fonction du déroulé de ces dernières et des expériences (parfois internationales) de chacun.e, les groupes ancrent et lient passé et présent de façon différente. Au sein des récits, les évènements qui ont marqué les participant.es sont les mobilisations sur les routes, autoroutes et ronds-points, le rôle des différents héros et l'apparition des violences et dégradations à l'Arc de Triomphe et sur les Champs-Élysées. Le mouvement est ainsi inhérent à Paris et quand ils mentionnent la ville de Lyon, ville dans laquelle ils ont majoritairement fait l'expérience du mouvement, c'est souvent pour nuancer leurs propos. Les participant.es parlent d'une France qui se bat pour ses droits, se positionner contre les revendications des GJ supposerait pour eux d'aller à l'encontre des valeurs sociales et l'identité du groupe. Si dans les discussions, les participants commencent par décrire une identité assez homogène des GJ, au fil du temps et des débats, le groupe « Gilets Jaunes » devient hétérogène et est composé d'une multiplicité d'identité. Aussi hétérogènes qu'ils soient, ils auraient tous un « ennemi commun » : l'État, qui lui, fait état d'une identité homogène. Nous remarquons ainsi une opposition entre une entité unique, le héros négatif et identités plurielles du héros collectif. Les narrateurs laissent entrevoir les représentations qu'ils ont construites à la fois du mouvement, de la situation française, mais aussi d'eux-mêmes. L'analyse des personnages, et surtout des héros du récit, nous permet de comprendre les représentations exprimées au travers d'expressions métaphoriques, une France divisée, une population

⁶ P.ex. : « Aujourd'hui encore, le mouvement continue par la cause de cette Guerre des Nerfs et de celui qui va craquer le premier entre toujours les militants et le gouvernement » (Récit 2) ; « Les actes continuent de se répéter, actes de révoltes contre des décisions prises par les politiciens à l'encontre du peuple » (Récit 4) ; « Il se dit : « Décidemment, personne n'y comprend rien à ce conflit ! » (Récit 6) ; « Le mouvement s'est poursuivi avec de plus en plus de violence, restant à l'heure actuelle sans réponse » (Récit 8).

segmentée, une France qui était prête à exploser. Une représentation de la France colorée d'un vocabulaire marxiste, une masse dominée, hétérogène, luttant contre une minorité dominante, homogène.

Les 8 récits, qui constituent la face émergée de l'histoire, la zone de consensus, sont assez similaires. Les discussions quant à elles mettent en avant des représentations polémiques de l'histoire du mouvement des GJ. Pour ce chapitre, nous nous sommes concentrés sur la production finale, néanmoins pour mettre en exergue les dissensus et les zones d'ombres des souvenirs de ce mouvement, une analyse des discussions entre participant.es serait essentielle. L'analyse des narrations ne peut se suffire à elle-même pour saisir les représentations sociales de ce mouvement, les négociations qui ont permis la construction de chaque phrase sont primordiales pour comprendre leurs significations. Les narrations structurent les expériences, connaissances et permettent de réorganiser les représentations. En écrivant les récits, les participant.es ont exprimé les représentations, en ont tu d'autres, et dans cette reconstruction sociale du souvenir, ils et elles ont modifié en retour les éléments rapportés issus d'autres expériences et souvenirs. Cette couleur jaune aura traversé les siècles et les significations, et alors qu'elle a été choisie pour prévenir les accidents, elle est devenue aujourd'hui le symbole d'un mouvement social, et peut-être, pour reprendre les dires des participant.es, qu'elle « *deviendra la couleur d'une révolution* ».

Pauline MERCIER, Kalampalikis NIKOS, Wagoner BRADY

Références

ADAM, J.-M., & REVAZ, F., *L'analyse des récits*, Paris, Seuil, 1996.

APOSTOLIDIS, T., DUVEEN, G., & KALAMPALIKIS, N., « Représentations et croyances », *Psychologie & Société*, 5, 2002, p. 7-11.

BAKHTIN, M. M., *Speech Genres and Other Late Essays*, Austin, University of Texas Press, 1986.

BARTLETT, F. C., *Remembering: A Study in Experimental and Social Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1932/1995.

BAZIN, J., « La production d'un récit historique », *Cahiers d'Études Africaines*, 73, 1979, p. 435-483.

BILLIG, M., « Discursive psychology, rhetoric and the issue of agency », *Semen*, 27, 2009, p. 157-183.

BOZATZIS, N. & TELIOU, C., « Constructing Cultural Pathology. The December 2008 Upheaval in the Greek Press. », in B. WAGONER, F.M. MOGHADDAM & J. VALSINER (Eds.), *The Psychology of Radical Social Change*, Cambridge: Cambridge University Press, 2018, p. 86-99.

BRESCÓ, I., « Conflict, memory, and positioning: Studying the dialogical and multivoiced dimension of the Basque conflict », *Peace & Conflict: Journal of Peace Psychology*, 22(1), 2016, p. 36-43.

BROCKMEIER, J., « Remembering and Forgetting: Narrative as Cultural Memory », *Culture & Psychology*, 8, 2002, p. 15-43.

BRUNER, J., *Culture et modes de pensée*, Paris, Retz, 2000.

BRUNER, J., *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Paris, Retz, 2002.

BRYON-PORTET, C., « Les héros collectifs et communautaires dans les séries télévisées : un succès croissant », *Télévision*, 9 (1), 2018, 111-126.

CAILLAUD, S., « Utiliser la narration pour saisir les représentations sociales. Les Français et les Allemands face à l'écologie », *Trajectoires*, 3, 2009.

COLLECTIF, *Cahiers AOC. « Gilets jaunes » : Hypothèses sur un mouvement*, Paris, La Découverte, 2019.

DE RYCKEL, C. & DELVIGNE, F., La construction de l'identité par le récit. *Psychothérapies*, 30, 2010, p. 229-240.

DENZIN, N.K., « Forewords. Narrative's moment », in M. ANDREWS, S.C. SCALTER, C. SQUIRE & A. TREACHER (Eds.), *Lines of Narratives. Psychosocial perspectives*, London, Routledge Studies in Memory and Narrative, 2015, p. xi-xii

DUBIED, A., « Une définition du récit d'après Paul Ricœur », *Communication*, 19(2), 2000, p. 45-66.

DUVEEN, G., « Culture and Social Representations », in J. VALSINER & A. ROSA (Eds.), *The Cambridge Handbook of Sociocultural Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 543-560.

FALLERY, B. & RODHAIN, F., « Quatre approches pour l'analyse de données textuelles : lexicale, linguistique, cognitive, thématique », *AIMS*, 2007, p. 1-16.

GENETTE, G., *Figure III*, Paris, Le Seuil, 1972.

GHIGLIONE, R. (1984). « Discours et persuasion » in S. Moscovici (Ed.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 1984, p. 474-498.

GHIGLIONE, R., LANDRE, A., BROMBERG, M. & MOLETTE, P., *L'analyse automatique des contenus*, Paris, Dunod, 1998.

GREIMAS, A., *Sémantique structurale : Recherche de méthode*, Paris, PUF, 1966/2002.

HAAS, V. & JODELET, D., « Pensée et mémoire sociales », in J.-P. Pétard (Ed.), *Psychologie sociale*, Paris, Bréal, p. 111-160.

HAAS, V. & LEVASSEUR, E., « Rumour as a symptom of collective forgetfulness », *Culture & Psychology*, 19(1), 2013, p. 60-75.

HAAS, V., « Approche psychosociale d'une reconstruction historique. Le cas vichyssois », *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 53, 2002, p. 32-45.

HALBWACHS, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Alcan, 1925/1994.

HALBWACHS, M., *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1950/1997.

HAMON, P., « Pour un statut sémiologique du personnage », *Littérature*, 6, 1972, p. 86-110.

JODELET, D. & HAAS, V., « Memorie e rappresentazioni sociali », in A. PALMONARI & F. EMILIANI (Eds.), *Psicologia delle rappresentazioni sociali. Teoria e applicazioni*, Bologna, Il Mulino, 2014, p. 123-147

JODELET, D., *Représentations sociales et mondes de vie*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2015.

JOST, F., *De quoi les séries américaines sont-elles le symptôme*, Paris, CNRS, 2011.

JULLIARD, V. & GEORGES, F., « Produire le mort : pratiques d'écriture et travail émotionnel des deuilés et des deuilées sur Facebook », *Réseaux*, 210(4), 2018, p. 89-116.

KALAMPALIKIS, N. & HAAS, V., « More than a theory: a new map of social thought », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 2008, p. 449-459.

KALAMPALIKIS, N., « Les focus groups, lieux d'ancrages », *Bulletin de Psychologie*, 57(3), 2004, p. 281-289.

KALAMPALIKIS, N., & APOSTOLIDIS, T., « La perspective socio-génétique des représentations sociales », in G. LO MONACO, S. DELOUVEE & P. RATEAU (Eds.), *Les représentations sociales*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2016, p. 69-84.

KALAMPALIKIS, N., JODELET, D., WIEVIORKA, M., MOSCOVICI, D., & MOSCOVICI, P. (Eds.), *Serge Moscovici : un regard sur les mondes communs*, Paris, Éditions de la MSH, 2019.

KINTSCH, W., & VAN DIJK, T., « Comment on se rappelle et on résume des histoires », *Langages*, 40, 1975, p. 98-116.

LABOV, W., & WALETSKY, J., « Narrative Analysis: Oral Versions of Personal Experience », in J. HELM, *Essays on the Verbal and Visual Arts*, Seattle, University of Washington Press, 1967, p. 12-44.

LICATA, L., KLEIN, O. & GÉLY, R., « Mémoire des conflits, conflits de mémoires : une approche psychosociale et philosophique du rôle de la mémoire collective dans les processus de réconciliation intergroupe », *Social Science Information*, 46(4), 2007, p. 563-589.

LITS, M., « Quel futur pour le récit médiatique ? », *Questions de communication*, 21, 2012, p. 37-48.

Maisonneuve, J., *La psychologie sociale*, Paris, PUF, 2017.

MORIN, E., « La couleur jaune d'un gilet a rendu visibles les invisibles », Médiapart, 2018, décembre 24. <https://blogs.mediapart.fr/edgar-morin/blog/241218/la-couleur-jaune-d-un-gilet-rendu-visibles-les-invisibles>

MOSCOVICI, S., « Social representations and pragmatic communication », *Social Science Information*, 33, 1994, p. 163-177.

MOSCOVICI, S., *Le scandale de la pensée sociale*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2013.

NOIRIEL, G., *Les Gilets jaunes à la lumière de l'histoire. Dialogue avec Nicolas Truong*, Avignon,

l'Aube, 2019.

PAEZ, D., BOBOWIK, M., DE GUISSME, L., LIU, J. H. & LICATA, L., « Mémoire collective et représentations sociales de l'Histoire », in G. LO MONACO, S. DELOUVEE & P. RATEAU (Eds.), *Les représentations sociales*, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2016, p. 539-552.

PROPP, V., *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1928/1970.

RICŒUR, P., *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000

RODRIGUEZ GALVIS, N., « Rire et réfléchir ensemble. Le cas de l'émission américaine de satire politique The Daily Show », *Télévision*, 4, 2013, p. 61-84.

SEIGNOUR, A., « Méthode d'analyse des discours : l'exemple de l'allocution d'un dirigeant d'entreprise publique », *Revue française de gestion*, 211(2), 2011, p. 29-45.

TODOROV, T. « La torture dans la guerre d'Algérie », *Le débat*, 5, 2002, p. 102-108.

VEYNE, P., *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* Paris, Seuil, 1992.

WAGNER, W., DUVEEN, G., VERMA, J., & THEMEL, M., « 'J'y crois sans y croire'. Polyphasie cognitive et transformations culturelles », in V. HAAS (Ed.), *Les savoirs du quotidien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 235-255.

WAGONER, B., *The Constructive Mind: Bartlett's Psychology in Reconstruction*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017.

WAGONER, B., « From the age of the crowd to the global age », in B. WAGONER, F.M. MOGHADDAM & J. VALSINER (Eds.), *The Psychology of Radical Social Change* (pp. 86-99). Cambridge, Cambridge University Press, 2018, p. 86-99.

WERTSCH, J., *Voices of Collective Remembering*, Cambridge, Cambridge University, 2002.

EXEMPLAIRE PRÉ-ACHETEURS